

de son ami, Simon de Nantua pensa aux intérêts de toute la famille. Il n'était pas de ces hommes qui, lorsqu'ils voient souffrir les gens, se sauvent au lieu de leur porter secours, sous prétexte qu'ils ont le cœur trop sensible pour supporter l'aspect de la douleur. Il ne pensait pas que ce fut une sensibilité bien louable et bien utile que celle qui fait oublier toutes choses à celui qui l'éprouve, et ne conduit point à secourir ses semblables.

Simon de Nantua appella à part le gendre de Germain, et lui dit : Mon cher Dumont, où en sont les affaires ?—En bon état, à ce que j'ai pu voir.—Tant mieux ; et, dis-moi, je te prie, pourquoi les scellés ne sont-ils pas encore apposés sur la caisse, le magasin et les papiers de ton beau-père ?—Mais croyez-vous qu'il soit absolument nécessaire de faire ces frais-là ? Nous ne nous disputerons certainement pas entre nous, et nous n'avons que faire de la justice.—Voilà qui est fort mal raisonné, quoique ce soit le raisonnement d'un honnête homme. Il ne faut jamais négliger en rien les formalités prescrites par les lois. Ceux qui font ces lois y réfléchissent, les mûrissent longtemps, et nous devons penser que, s'ils les adoptent, ils ont vu qu'elles étaient nécessaires, car enfin ils en savent plus que nous là-dessus. Voilà un chef de famille qui meurt, son bien va être divisé. Il faut que tout cela soit bien clair, et que jamais il ne puisse y avoir lieu au moindre soupçon de part ou d'autre. Un bon moyen pour être toujours unis, c'est de n'avoir point d'intérêts à discuter, car c'est l'intérêt qui brouille la plupart des familles. De plus, ton beau-père était dans le commerce ; il a conséquemment des créanciers et des débiteurs, et il y aura une petite liquidation à faire ; or, il est important que tout cela ait lieu dans les formes légales. Faire un inventaire, dans les cas pareils à celui-ci, est un devoir, duquel on s'écarte rarement sans avoir sujet de s'en repentir. Les lois sont faites pour nous protéger tous et pour assurer nos droits : si nous refusons leur protection, et qu'il nous arrive malheur, à qui devons-nous nous en prendre ? Allons, c'est à toi, mon cher Dumont, à te mêler de tout cela. Il faut sans plus tarder, avertir le juge de paix et se mettre en règle.

XI. Grande satisfaction qu'éprouve Simon de Nantua, en trouvant que ses bons avis ont fructifié.

Simon de Nantua, qui ne séjournait dans chaque endroit qu'autant qu'il avait affaire, et qui aimait à mettre son temps à profit, n'avait pas compté passer plusieurs jours à Semur ; mais il y fut retenu par l'événement dont nous avons presque été témoins, et il ne voulut pas quitter brusquement la famille désolée de son ami. Nous passâmes auprès de ces bonnes gens la moitié d'une semaine. Simon de Nantua leur fut très-utile et leur donna d'excellents conseils pour les dispositions qu'ils avaient à faire ; mais il s'efforça surtout, par ses discours pleins de raison et de sensibilité, de leur inspirer de la résignation et du courage. Enfin, au bout de quatre jours, nous quittâmes Semur et nous prîmes le chemin de Bar-sur-Aube. Simon de Nantua était triste et ne parlait plus autant que de coutume ; il poussait de temps en temps de profonds soupirs, et paraissait regretter vivement l'ami qu'il venait de perdre. Cependant, comme il avait une âme aussi forte que sensible, il reprit peu à peu son air ordinaire et sa forme de conversations accoutumée.

Nous nous arrêtâmes le soir dans un petit village, dont je ne me rappelle pas le nom, et où il connais-

sait quelques personnes. Il paraît qu'il était particulièrement aimé dans ce pays-là, car ce fut une joie aussitôt qu'on le vit. Les jeunes garçons et les jeunes filles étaient surtout enchantés de son arrivée.—Ah ! il nous racontera quelque histoire de ses voyages, disaient-ils ; il est si drôle quand il conte ces choses-là, et il est si bon enfant ! Eh bien, père Simon, qu'avez-vous fait depuis que nous ne vous avons vu ? Avez-vous appris quelque chose de nouveau que vous puissiez nous dire ?—Oui, vraiment, mes amis, j'ai appris des choses qui vous intéresseront, car je puis vous donner des nouvelles de deux personnes de ce village, que j'ai rencontrées dans ma dernière tournée, et qui m'ont fait part de leurs aventures ; je vous conterai cela après souper ; mais dites-moi d'abord, vous-mêmes, si les choses vont bien ici depuis que j'y ai passé. On avait bon besoin de se corriger sous plusieurs rapports. Je me rappelle y avoir vu des jeunes filles qui faisaient les coquettes et qui avaient beaucoup plus de vanité qu'il ne convient. Il y avait aussi des jeunes garçons qui, au lieu de s'occuper à quelque chose d'utile le dimanche, après avoir rempli leurs devoirs de chrétiens, s'en allaient au cabaret jouer aux cartes, perdre leur argent et s'enivrer. Je n'ose pas dire qu'il y avait même des pères qui ne leur donnaient pas un trop bon exemple : mais je me souviens cependant d'en avoir vu un rentrer chez lui la tête fort échauffée par le vin, et maltraiter rudement sa pauvre femme.—Père Simon, dit une fille, vous ne verrez plus rien de semblable dans ce pays. On a suivi vos conseils et ceux de notre bon curé. Nous ne savons pas encore tous lire, malheureusement, et nous le regrettons beaucoup ; mais M. le curé et M. le maire nous ont promis que bientôt il y aurait une école où nous pourrions aller nous instruire le dimanche. En attendant, mon frère qui a appris à lire au régiment, quand il était caporal, nous fait la lecture le dimanche soir ; et c'est la même chose dans presque toutes les maisons du village. Vous voyez bien ces livres sur cette table. Je vous assure, père Simon, que nous sommes devenus beaucoup plus raisonnables depuis que nous nous occupons comme cela, et nous nous amusons aussi bien davantage.

—Je suis tout à fait ravi de ce que vous me dites, et voilà une grande satisfaction pour moi, dit Simon de Nantua. Continuez, mes amis, et vous vous en trouverez de mieux en mieux. Surtout, quand il y aura une école du dimanche dans ce village, ne manquez pas de la suivre, grands et petits. Vous devez être bien reconnaissants envers votre maire et votre curé, des soins qu'ils prennent pour vous procurer les moyens de vous instruire, car c'est un beau présent qu'ils vous font. J'aime à voir que vous le sentez, et que vous en parlez comme je viens de l'entendre. Je ne saurais vous dire quel plaisir j'éprouvois à vous trouver dans ces bonnes dispositions. Mais, mes amis, ce n'est pas tout de se proposer le bien ; il faut persévérer à le faire. Une bonne résolution est le premier pas, et le premier pas est toujours le plus difficile. Voyez donc comme il serait fou de retourner en arrière, quand on n'a plus qu'à marcher devant soi dans un beau chemin tout tracé. Il est cependant vrai qu'il y a des genêtres-forts pour projeter de belles choses, et tout aussi prompts à en abandonner l'exécution ; ces gens-là sont des insensés, et il se faut bien garder de les imiter. Si petite que soit une tâche, on ne la remplit pas sans persévérance ; c'est une vertu nécessaire à la pratique de toutes les autres. On entend souvent dire, *je ferai* ; et l'on ne voit pas